

P
A
T
R
I
C
K

S
E
N
É
C
A
L

LE VIDE

1. *Vivre au Max*

À PROPOS DU *VIDE*...

2007 — PRIX SAINT-PACÔME DU ROMAN POLICIER

« JE L'AI DÉVORÉ. [...] J'EN SUIS SORTIE BOULEVERSÉE. »
TVA – Salut Bonjour Weekend

« VIRULENTE CRITIQUE SOCIALE OÙ LA TÉLÉ APPARAÎT COMME UN MIROIR GROSSISSANT DE NOS PIRES TRAVERS. »
La Presse

« AVEC *LE VIDE*, [SENÉCAL] CONFIRME PAR-DESSUS TOUT SON FORMIDABLE TALENT DE RACONTEUR. »
Le Soleil

« PATRICK SENÉCAL RÉUSSIT À NOUS ATTRAPER DANS SON FILET. »
Le Devoir

« UN TRÈS GROS ROMAN ABSOLUMENT FASCINANT. CE QUE LES AMÉRICAINS APPELLENT UN *PAGE-TURNER*. »
SRC – C'est bien meilleur le matin

« UN DES MEILLEURS POLARS QUÉBÉCOIS QUE J'AI LU. »
Télé-Québec – Libre échange

« ON RESSORT DE CE LIVRE NON PAS AVEC L'IMPRESSION D'AVOIR ÉTÉ SERMONNÉ SUR LA FAÇON DE VIVRE DES HOMMES, MAIS D'AVOIR TOUCHÉ À UN INSTANT DE LUCIDITÉ. »
La Tribune

LE VIDE

1. VIVRE AU MAX

DU MÊME AUTEUR

5150, rue des Ormes. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1994. (épuisé)

Beauport, Alire, Romans 045, 2001.

Lévis, Alire, GF, 2009.

Le Passager. Roman.

Laval, Guy Saint-Jean Éditeur, 1995. (épuisé)

Lévis, Alire, Romans 066, 2003.

Sur le seuil. Roman.

Beauport, Alire, Romans 015, 1998.

Lévis, Alire, GF, 2003.

Aliss. Roman.

Beauport, Alire, Romans 039, 2000.

Les Sept Jours du talion. Roman.

Lévis, Alire, Romans 059, 2002.

Lévis, Alire, GF, 2010.

Oniria. Roman.

Lévis, Alire, Romans 076, 2004.

Le Vide. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2007.

Hell.com. Roman.

Lévis, Alire, GF, 2009.

LE VIDE

1. VIVRE AU MAX

PATRICK SENÉCAL



Maquette de couverture : ALIRE

Photographie : KARINE PATRY

Distributeurs exclusifs :

Canada et États-Unis :

Messageries ADP

2315, rue de la Province
Longueuil (Québec) Canada
J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237

France et autres pays :

Interforum editis

Immeuble Paryseine
3, Allée de la Seine, 94854 Ivry Cedex
Tél. : 33 (0) 4 49 59 11 56/91
Télécopieur : 33 (0) 1 49 59 11 33
Service commande France Métropolitaine
Tél. : 33 (0) 2 38 32 71 00
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 71 28
Service commandes Export-DOM-TOM
Télécopieur : 33 (0) 2 38 32 78 86
Internet : www.interforum.fr
Courriel : cdes-export@interforum.fr

Suisse :

Interforum editis Suisse

Case postale 69 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Téléphone : 41 (0) 26 460 80 60
Télécopieur : 41 (0) 26 460 80 68
Internet : www.interforumsuisse.ch
Courriel : office@interforumsuisse.ch

Distributeur : OLS S.A.

ZI. 3, Corminboeuf
Case postale 1061 – CH 1701 Fribourg – Suisse
Commandes :
Tél. : 41 (0) 26 467 53 33
Télécopieur : 41 (0) 26 467 55 66
Internet : www.olf.ch
Courriel : information@olf.ch

Belgique et Luxembourg :

Interforum editis Benelux S.A.

Boulevard de l'Europe 117, B-1301 Wavre – Belgique
Tél. : 32 (0) 10 42 03 20
Télécopieur : 32 (0) 10 41 20 24
Internet : www.interforum.be
Courriel : info@interforum.be

Pour toute information supplémentaire

LES ÉDITIONS ALIRE INC.

C. P. 67, Succ. B, Québec (Qc) Canada G1K 7A1

Tél. : 418-835-4441 Fax : 418-838-4443

Courriel : info@alire.com

Internet : www.alire.com

Les Éditions Alire inc. bénéficient des programmes d'aide à l'édition de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC), du Conseil des Arts du Canada (CAC) et reconnaissent l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition (PADIÉ) pour leurs activités d'édition. Gouvernement du Québec – Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres – Gestion Sodec.

**TOUTS DROITS DE TRADUCTION, DE REPRODUCTION
ET D'ADAPTATION RÉSERVÉS**

1^{er} dépôt légal : 1^{er} trimestre 2008
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

© 2008 ÉDITIONS ALIRE INC. & PATRICK SENÉCAL

30^e MILLE

TABLE DES MATIÈRES

| | |
|--------------------------------|-----|
| Chapitre 21 | 1 |
| Chapitre 8 | 15 |
| Chapitre 22 | 29 |
| Chapitre 1 | 41 |
| Chapitre 23 | 55 |
| <i>FOCALISATION ZÉRO</i> | 83 |
| Chapitre 24 | 85 |
| Chapitre 9 | 99 |
| Chapitre 11 | 113 |
| Chapitre 25 | 123 |
| Chapitre 3 | 133 |
| Chapitre 27 | 155 |
| Chapitre 10 | 163 |
| <i>FOCALISATION ZÉRO</i> | 179 |
| Chapitre 13 | 183 |
| Chapitre 12 | 195 |
| Chapitre 28 | 213 |
| Chapitre 15 | 233 |
| Chapitre 5 | 241 |
| Chapitre 29 | 255 |
| Chapitre 16 | 265 |
| Chapitre 30 | 279 |
| Chapitre 17 | 289 |
| Chapitre 31 | 305 |
| Chapitre 14 | 317 |
| Chapitre 20 | 321 |
| Chapitre 2 | 325 |
| Chapitre 32 | 339 |
| <i>FOCALISATION ZÉRO</i> | 399 |
| Chapitre 4 | 403 |

Toute ressemblance entre des personnages
et des personnes réelles ne serait que pure coïncidence.

*Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,*

*Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;*

*C'est l'Ennui ! – l'œil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
– Hypocrite lecteur, – mon semblable, – mon frère !*

Charles Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*

CHAPITRE 21

— J'ai rien à dire.

Devant l'air déçu de son collègue, Fournier hausse une épaule et engage sa voiture dans la rue des Érables, parfaitement déserte à cette heure. Aucun doute là-dessus : Lapointe est sûrement le coéquipier le plus bavard qu'a connu Jean-Guy Fournier en vingt-deux ans de carrière dans les forces de l'ordre. Ce ne serait pas si grave s'il parlait de choses intéressantes, mais non ! Depuis quinze minutes, il ne fait que déblatérer sur la perception qu'ont les jeunes des policiers. Fournier veut bien l'écouter même s'il trouve le sujet assommant, mais de là à participer ! Malgré tout, Lapointe, du genre entêté, tend une seconde perche :

— Allons, Jean-Guy, tu as sûrement une opinion là-dessus ! Par exemple, ces adolescents qu'on vient tout juste d'avertir, tu as bien senti leur mépris pour nous, non ?

— Oui, oui...

— Tu crois pas que ça vient d'une espèce de cercle vicieux qu'on se complâit à entretenir, autant nous, les flics, que les jeunes ? Comme si c'était un *pattern* tellement enraciné dans notre culture qu'on

ne songe même plus à le remettre en question ou même à le modifier !

Fournier, fixant la route devant lui, se retient pour ne pas soupirer. Il n'y échappera pas, il doit dire quelque chose. C'est le seul moyen pour que Lapointe lui foute la paix. Il finit donc par laisser tomber :

— Tant que les jeunes vont agir en épais pis qu'ils vont tout faire pour nous faire chier, les choses changeront pas.

Plutôt satisfait de sa réponse, il jette un rapide coup d'œil vers son coéquipier. Mais ce dernier le considère d'un air vaguement découragé. Pour enfin changer de sujet, Fournier demande :

— As-tu vu le nouveau modèle qu'Audi veut sortir l'an prochain ?

Au même moment, un son percutant éclate dans la nuit, assez proche du claquement de fouet mais en plus définitif. Fournier, oubliant complètement la question qu'il vient de poser, applique les freins.

— As-tu entendu ?

Lapointe fait signe que oui. Pour mieux écouter, le conducteur coupe le moteur. Le son retentit à nouveau.

— C'est un *gun*, ça ! s'exclame Fournier en pointant son doigt vers le cottage à leur droite.

— Tu... tu penses ?

Lapointe affiche un brin de frayeur, contrairement à son collègue qui sort prestement de la voiture. Depuis qu'il est flic, Fournier n'a jamais participé à une vraie opération d'envergure. Il faut dire qu'à Drummondville, les coups de feu sont une musique rare. Par exemple, à l'instant même, Lapointe et lui reviennent d'un appartement où l'on fêtait un peu trop au goût d'une voisine qui doit se lever à trois heures du matin, donc dans quatre heures. La grande

aventure, quoi. Dire que Fournier était devenu policier pour vivre une existence palpitante ! Il y a bien eu « l'affaire Hamel », quelques années plus tôt, mais, manque de pot, Fournier était en vacances à ce moment-là ! Il a déjà songé à déménager à Montréal, où le quotidien d'un policier connaît à l'occasion quelques giclées d'adrénaline. Mais pour sa femme Danielle, aller habiter dans la grande métropole revient à vivre sur Saturne. Et encore, sur Saturne, au moins, il n'y a pas « toutes ces ethnies mélangées ». Alors Fournier se contente de mater les bagarres de couples, d'arrêter les chauffards et de prévenir les jeunes fêtards. Mais tout en courant vers le cottage d'où ont retenti les coups de feu, il ne peut s'empêcher de se dire (tout en gardant une attitude professionnelle, il va sans dire) que ce soir, en ce premier jour de juin 2006, ses longues années à servir dans les forces de l'ordre vont enfin être récompensées, que même si sa femme ne couche plus avec lui depuis dix ans et que ses deux adolescents d'enfants le fuient à longueur de journée, tout cela n'a plus d'importance, car dans quelques instants, dans quelques minutes, il va vraiment, *vraiment* se passer quelque chose dans sa vie, quelque chose de sûrement dangereux mais d'important.

Et même s'il en meurt, ce n'est pas vraiment grave, car sa mort, au moins, aura eu du *sens* !

Cette dernière pensée l'étonne tellement qu'en arrivant près de la porte du cottage, son Glock 9 mm bien en main, il se fige un moment. En est-il là ? Ces dernières années ont-elles été merdiques à ce point ?

— Qu'est-ce qu'on fait ? souffle Lapointe qui l'a rejoint.

Fournier, revenu de sa brève escapade mentale, demande à son collègue s'il a appelé du renfort. Lapointe hoche affirmativement la tête.

— Parfait. Va voir en arrière de la maison s'il y a une autre entrée.

— On attend pas les renforts ?

— S'il y a un gars avec un *gun* là-d'dans, faut pas lui donner le temps de tirer encore ! Envoie, *let's go!*

Le jeune policier contourne la maison. Fournier remarque que la porte avant est entrebâillée. Il prend le bouton et tourne la tête vers la rue. Quelques voisins scrutent par les fenêtres avec curiosité. Fournier leur fait signe de ne pas sortir, puis il entre, pistolet tendu devant lui.

Hall d'entrée. Agréable chaleur intérieure. Ballade sirupeuse en sourdine. À quelques pas, le salon s'ouvre sur sa gauche. Il y entre. La pièce est bien éclairée, la décoration assez criarde. Un verre de vin presque vide attend qu'on le termine sur une petite table centrale.

Et deux corps. Un homme et une femme. Cette dernière, assise, a tout le haut du corps qui pend hors du fauteuil et son faciès n'est plus qu'un brouillon de visage. « À bout portant... », se dit aussitôt Fournier, dont l'excitation, en doublant d'intensité, balaie dédaigneusement peur, répulsion et autres émotions de même nature. L'homme, étendu au sol sur le dos, a le torse et le visage qui disparaissent derrière le divan, mais le sergent mettrait sa main au feu qu'il est dans le même état que la femme.

Entre les plaintes d'Isabelle Boulay, une autre sorte de pleurnichement se fait entendre : les cris d'un bébé. Peut-être même de deux.

— Mon Dieu..., souffle une voix derrière lui.

Fournier se retourne vivement en braquant son arme. Lapointe observe le spectacle en tenant stupidement son pistolet le long de sa jambe. La pâleur

de son visage a poursuivi son éclosion pour atteindre une blancheur immaculée. Au loin, des sirènes se font entendre. Fournier a encore quelques secondes pour régler la situation seul. Car en ce moment, Lapointe n'existe plus. D'ailleurs, ce dernier, bouche bée, ses yeux écarquillés allant d'un cadavre à l'autre, ne bronche pas d'un millimètre lorsque Fournier passe devant lui pour revenir dans le hall. Fournier se plante devant l'escalier menant au premier étage et dresse l'oreille. Outre les pleurs d'enfants, il perçoit des pas. Le policier prend alors une grande respiration et lance cette phrase qu'il a entendue des centaines de fois dans autant de films, tout en rêvant de la crier lui-même un jour :

— Police ! Rendez-vous, vous êtes cerné !

Un coup de feu, le troisième en moins de quatre minutes, lui répond brutalement. Fournier s'élançe aussitôt dans l'escalier, tandis que l'explosion d'une quatrième détonation se mêle aux hululements des sirènes et aux miaulements de freins de voitures. Dans cette cacophonie, le sergent remarque que les pleurs d'enfants ont cessé. Oubliant toute précaution, Fournier surgit dans le couloir obscur et fait irruption dans la première pièce en brandissant son arme.

La chambre est plongée dans le noir, mais le sergent distingue la silhouette devant lui, qui lève rapidement quelque chose qui ressemble à...

— Bouge pas ! beugle Fournier.

Un fusil ! C'est un fusil de chasse que le gars se colle sur la tempe ! Ou une carabine !

Fournier n'a jamais été mêlé à une situation aussi critique, mais il s'est répété mentalement ce genre de scénario tellement souvent qu'il n'hésite pas une seconde sur le comportement à adopter : il abaisse son pistolet et tire dans la jambe de l'inconnu. Ce

dernier pousse un couinement aigu, lâche son arme et s'effondre sur le tapis. Fournier en profite pour s'élaner et, repoussant le fusil du pied, met l'inconnu en joue.

— Bouge plus !

La femme est trop occupée à se tordre de douleur pour résister... car il s'agit d'une femme, Fournier s'en rend maintenant compte. Et il l'a arrêtée ! Il l'a arrêtée *seul* ! Survolté, il regarde autour de lui et réalise enfin qu'il est dans une chambre d'enfants : papier peint sur les murs, bureaux miniatures, oursos sur les étagères... et deux berceaux, côte à côte.

Desquels ne provient aucun pleur.

Fournier arrête de respirer et se précipite vers les berceaux. Malgré l'obscurité, il distingue les deux bébés immobiles, emmaillotés dans leurs couvertures respectives. Si petits.

Il distingue aussi le reste. Surtout leur inertie. Surtout les taches opaques. Surtout l'horreur.

L'ivresse que ressentait Fournier deux secondes plus tôt n'existe plus. Elle n'existera plus jamais. D'ailleurs, dans cinq mois, lorsqu'il se sera remis de sa dépression nerveuse, il donnera sa démission et se cherchera un travail tranquille et monotone, du genre pompiste ou commis de club vidéo. Son couple éclatera enfin et sa conjointe le quittera, le laissant seul pour les vingt-huit années qui lui resteront à vivre, à se rappeler que ce soir-là, le soir où il avait cru que sa vie aurait enfin un sens, il était arrivé trop tard.

Jean-Guy Fournier se tourne vers la femme sur le sol, les mouvements saccadés, et dirige son pistolet vers elle. Il n'y a plus rien de vivant dans le visage du policier. À l'exception des yeux. Qui flambent comme les feux du Jugement dernier.

Il va tirer. Il le sait.

Les sirènes sont toutes proches, des rumeurs proviennent de l'extérieur. Mais aussi des mots, tout près. C'est la femme. Tout en se tenant la jambe, elle articule des phrases que Fournier saisit de manière floue.

— ... pas à vous de faire ça... laissez-moi le faire moi-même...

Elle tend une main tremblotante. Non pas en un geste d'imploration mais d'autorité. Les mots vibrent de rage.

— ... *laissez-moi le faire !*

Fournier la fixe en silence, tandis que le chaos qui lui tiendra lieu d'esprit au cours des prochaines semaines lui envahit déjà la tête. Non, il ne lui donnera pas ce plaisir. Pas question. Il avance son arme vers la tête, le doigt se crispe déjà pour appuyer sur la détente...

— Jean-Guy !

Le sergent lève la tête. Lapointe, dans l'embrasure de la porte, le dévisage comme s'il avait pressenti ce qui allait se produire. En bas, des gens entrent dans la maison, courent partout, montent l'escalier. Fournier baisse son arme. Il sent derrière lui la présence des deux berceaux, comme deux lances pointues qui lui vrillent le dos.

Il se met à pleurer.



Bien installé dans son fauteuil devant la télé ouverte, Pierre Sauv  met un petit son d'encouragement. Non, franchement, il n'y arrive pas. Il a pourtant fait son effort : il écoute ce film depuis une demi-heure, essaie d'y trouver un quelconque intérêt... en vain.

Les films français sont décidément trop bavards pour lui. Au cinéma, il faut que ça bouge, non ? Il jette un œil sur l'horloge murale : minuit dix. Bon. Il va se coucher ou il cherche un meilleur film à un autre poste ? Il commence à zapper sans conviction, arrête un moment à RDI : une analyse des quatre premiers mois de Harper en tant que premier ministre du Canada. Après deux minutes, ennuyé, il change de chaîne. Et ce film en anglais, qu'est-ce que c'est ? En tout cas, la fille est *cute*...

Sans transition, l'image tressaute et devient une sorte de bande allongée et difforme. Merde ! Encore ! Pierre change de poste et, devant l'inutilité de son action, se lève pour frapper du poing sur la télé. Elle est en train de foutre le camp, elle va tenir encore une semaine au maximum ! Qu'est-ce qu'il attend pour s'en acheter une nouvelle, qu'elle lui pète dans les mains au milieu d'une de ses émissions préférées ? Situation qui le mettrait en furie, il le sait bien. Cette perspective l'amène à donner un coup particulièrement énergique sur l'appareil et l'image redevient enfin normale. Pierre fait quelques pas de recul, satisfait. À l'écran défile une suite de scènes très rapides plus surréalistes les unes que les autres : un gars en parachute qui embrasse une fille attachée à lui, un homme d'âge mûr qui, au volant d'une décapotable, fonce dans la façade d'une maison, une femme en bikini qui se fait masser par six nains... Le tout accompagné d'une musique *hard-rock* et d'une voix très virile qui lance sur un ton dynamique :

— Malgré les plaintes, malgré les protestations et les manifestations, elle est de retour ! L'émission que *vous* voulez parce qu'elle vous permet *tout* !

Pierre écoute avec attention. Incroyable que cette émission revienne, après tous les scandales de l'année dernière. Tant mieux : il a bien hâte de l'écouter.

Le téléphone sonne. Son visage devient sévère tandis qu'il va décrocher à la cuisine : un appel à pareille heure signifie que quelque chose de grave vient de se produire en ville.

— Oui... (silence) Hmmm... (silence, rétrécissement des yeux) OK, j'arrive...

Il raccroche et marche rapidement vers le placard du salon. Rien dans son attitude ne laisse croire qu'il est déçu de quitter le nid douillet à pareille heure. Dix secondes plus tard, il sort de la maison sans un regard vers la télé, où l'image est à nouveau une mince bande difforme. On peut tout de même y discerner le visage d'un homme au regard vert perçant qui, accompagné de la même musique assourdissante, lance vers le téléspectateur :

— *Vivre au Max*, saison 2006, dès le jeudi 8 juin, à vingt et une heures ! Vous n'avez encore rien vu !



Pierre étudie la femme assise devant lui, de l'autre côté de la table. Il tente de prendre un air impassible, mais a de la difficulté à dissimuler son émoi. Bien sûr, après dix-huit ans de métier, dont treize comme sergent-détective, il n'en est pas à son premier interrogatoire, loin s'en faut. Il est vrai qu'il n'a pas souvent travaillé sur des meurtres. Quatre fois, pour être précis. Mais les tueurs ne l'impressionnent pas particulièrement. Sauf que cette fois, il s'agit d'une femme. Un précédent. Et pas pour n'importe quel meurtre.

— Vous voulez un avocat ?

La femme, ses cheveux bruns mi-longs couvrant la moitié de son visage morne, ne répond rien et fixe la table, les mains entre les cuisses. Le vrombissement électrique des néons plane dans la petite pièce blanche.

— Si vous voulez pas d’avocat, pourquoi vous dites rien alors ?

Elle garde le silence, attitude dont elle n’a pas dérogé depuis qu’on l’a arrêtée il y a un peu plus d’une heure. Pierre croise ses mains sur la table.

— On en sait déjà pas mal. Votre nom est Diane Nadeau. Vous avez trente-trois ans. Paul Gendron était votre ex-mari, vous n’étiez plus ensemble depuis presque deux ans. Il vivait avec sa blonde, Catherine Saint-Laurent, avec qui il venait d’avoir deux enfants.

Il fait une pause et ajoute, en détachant chacun des mots :

— Des jumeaux de six mois.

Aucun tressaillement sur le visage de l’inculpée, dont le regard est toujours baissé vers la table.

— On a pas encore de preuves irréfutables, mais vous étiez la seule autre personne dans la maison des victimes, vous aviez l’arme du crime en main, un fusil de chasse calibre 12, et vous avez es...

— C’est moi qui les ai tués, marmonne enfin Nadeau. Tous les quatre.

Ce n’est évidemment pas une surprise, mais d’en entendre la confirmation fait frissonner Pierre malgré lui. Lapointe, qui se tient immobile à l’écart, se gratte brièvement la joue d’un geste nerveux.

— Vous devriez appeler votre avocat.

— J’en ai pas besoin.

— Trouve-lui un avocat d’office, ordonne le détective à Lapointe. Qu’il vienne au plus vite.

Subtile crispation sur le visage de la meurtrière. L’indifférence qu’elle affecte commence à agacer Pierre, au point que le malaise ressenti jusque-là se mue en une sourde colère.

— Vous venez d’avouer avoir tué froidement quatre personnes, dont deux bébés. Je pense que vous allez

vraiment avoir besoin d'un avocat. Mais si vous voulez mon avis, il pourra pas grand-chose pour vous.

— Je suis bien d'accord, approuve-t-elle dans un souffle.

Pierre avance le torse. De l'émotion, enfin ? Du remords ?

— Après votre quadruple meurtre, vous avez voulu vous suicider, c'est vrai ?

C'est ce que leur a expliqué Fournier. Expliquer est un grand mot. Disons qu'entre deux crises de larmes, il a réussi à balbutier cette information au demeurant très floue. En ce moment, il doit se trouver à l'hôpital, toujours en état de choc.

Nadeau retrousse les lèvres.

— Suicider... Oui, si vous voulez...

— Vous regrettez donc ce que vous avez fait ?

La femme le toise pour la première fois, sans bouger la tête ni le corps. Elle ne dit rien, mais Pierre, dans ces yeux sombres, lit clairement la réponse : aucun remords. Sa colère naissante de tout à l'heure a une soudaine poussée de croissance. Il ouvre la bouche pour lui demander : « Pourquoi ? », mais se retient. Attendre l'avocat. Justement, Lapointe revient dans la pièce et annonce que maître Gagné est en route.

Dix minutes s'allongent, durant lesquelles Nadeau ne profère pas le moindre mot, ne bouge pas le moindre muscle. Dix minutes qui paraissent un siècle à Pierre.

À l'arrivée de Gagné, homme maigre et cerné dégageant encore les effluves de son sommeil interrompu, les choses ne s'arrangent guère. Il se présente et tend la main, mais Nadeau ne daigne même pas le regarder. Ou peut-être très rapidement, du coin de l'œil.

— Votre client a déjà avoué, maître.

Gagné serre les mâchoires d'un air fataliste, mais se reprend rapidement :

— État de stress. Peut-être qu'elle n'a pas bien compris ce que vous lui demandiez.

— Parfait. Madame Nadeau, avez-vous tué votre ex-mari Paul Gendron, sa petite amie Catherine Saint-Laurent ainsi que leurs jumeaux William et Julien ?

— Vous n'êtes pas obligée de répondre à...

— Oui, je les ai tués, coupe Nadeau d'une voix parfaitement désintéressée.

Gagné se tait puis observe sa cliente avec effroi. Peut-être qu'il commence à comprendre à quel genre de monstre il a affaire, se dit Pierre. Peut-être, soudainement, regrette-t-il son lit.

— Pourquoi vous avez fait ça ? poursuit le sergent-détective.

Nadeau ferme les yeux, non pas par émotivité mais par lassitude. Pierre ressent une furieuse envie de lui allonger une baffe, qu'il retient bien évidemment. Devant le silence de sa cliente, Gagné répond avec un peu trop d'emphase :

— Nous plaiderons la folie passagère. Ma cliente venait de se séparer de son mari, elle était encore sous le choc de la...

— On est séparés depuis deux ans, le choc est passé depuis un moment, le coupe Nadeau avec négligence.

Gagné se passe une main dans les cheveux, déjà en bataille.

— Si vous voulez que je vous défende, il va falloir que vous m'aidiez un peu !

— J'ai demandé à personne de me défendre.

Elle s'anime un tantinet, recule sur sa chaise, masse ses cuisses.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire, articule-t-elle comme si chaque mot lui était pénible. Je vous ai dit que je les avais tués, alors maintenant foutez-moi la paix. Et si vous voulez régler ça au plus vite...

Elle darde son regard sur Pierre.

— ... donnez-moi un *gun*, pis tout est fini dans cinq secondes.

Pierre soutient son regard. Étrange, ce désir de mourir alors qu'elle n'éprouve pas de remords...

— Madame Nadeau, voyons..., intervient Gagné.

Les yeux de la meurtrière sont maintenant suppliant : la supplication de celle qui enrage à l'idée qu'on ne la laisse pas terminer ce qu'elle a commencé.

— Donnez-moi un *gun* que je puisse me retirer...

— Vous retirer ? s'étonne Pierre.

— Madame Nadeau, écoutez-moi, susurre l'avocat en lui mettant une main sur l'épaule.

— *Donnez-moi un gun!* crache-t-elle en bondissant.

Et avant même qu'on comprenne ce qui se passe, elle se jette sur Lapointe et tente de lui prendre son pistolet dans son étui. Pierre bondit et agrippe la démente que Lapointe, éperdu, repousse violemment. On la couche enfin sur la table, sous le regard ébaubi de Gagné qui n'arrête pas de se frotter le cou, et Pierre, tout en lui enfilant tant bien que mal les menottes, l'entend hurler comme une louve en détresse, la tête rejetée en arrière :

— *Laissez-moi me retirer! C'est fini, je veux me retirer! Tout de suite!*



PATRICK SENÉCAL...

... est né à Drummondville en 1967. Bachelier en études françaises de l'Université de Montréal, il a enseigné pendant plusieurs années la littérature et le cinéma au cégep de Drummondville. Passionné par toutes les formes artistiques mettant en œuvre le suspense, le fantastique et la terreur, il publie en 1994 un premier roman d'horreur, *5150, rue des Ormes*, où tension et émotions fortes sont à l'honneur. Son troisième roman, *Sur le seuil*, un suspense fantastique publié en 1998, a été acclamé de façon unanime par la critique. Après *Aliss* (2000), une relecture extrêmement originale et grinçante du chef-d'œuvre de Lewis Carroll, *Les Sept Jours du talion* (2002), *Oniria* (2004), *Le Vide* (2007) et *Hell.com* (2009) ont conquis le grand public dès leur sortie des presses. *Sur le seuil* et *5150, rue des Ormes* ont été portés au grand écran par Éric Tessier (2003 et 2009), et c'est Podz qui a réalisé *Les Sept Jours du talion* (2010). Trois autres romans sont présentement en développement tant au Québec qu'à l'étranger.

LE VIDE 1. VIVRE AU MAX
est le cent vingt-sixième titre publié
par Les Éditions Alire inc.

Cette version numérique
a été achevée en juin 2010
pour le compte des éditions



Extrait de la publication

« [...] PEU À PEU, VOUS DÉRAPEZ. ET C'EST LÀ L'ART DE PATRICK SENÉCAL : IL VOUS FAIT DÉRAPER, DE FAÇON TRÈS MÉTHODIQUE, DE FAÇON TRÈS FEUTRÉE, DANS UN TOUT AUTRE UNIVERS. »

SRC – Indicatif Présent

Le Vide 1. Vivre au max

Pierre Sauvé

À l'orée de la quarantaine, veuf, père d'une fille de vingt ans. Sergent-détective à la police municipale de Drummondville, il enquête sur un quadruple meurtre qui a toutes les apparences d'un crime passionnel.

Frédéric Ferland

Début de la cinquantaine, divorcé, père de deux adultes qu'il ne voit guère, il cherche depuis des années l'excitation ultime, celle qui donnera un sens à son existence et à la vie en général, qu'il a toujours trouvée terne. Psychologue, il exerce sa profession dans la ville de Saint-Bruno.

Maxime Lavoie

Trente-sept ans, célibataire, idéaliste... et milliardaire. Il y a deux ans, il a quitté ses fonctions de président de Lavoie inc. pour devenir le producteur et l'animateur de *Vivre au Max*, l'émission de télé-réalité la plus controversée de l'heure... mais aussi la plus populaire.

Trois hommes différents, trois existences que tout sépare. Or, contre toute attente, leurs chemins se croiseront bientôt et leur vie en sera bouleversée à jamais. Tout comme celle de milliers de gens... tout comme la vôtre!

TEXTE INTÉGRAL



13,95 \$

7,90 € TTC

Extrait de la publication